

Après le succès des *Sept Sœurs*

LUCINDA RILEY
LA SŒUR DE
LA TEMPÊTE


CHARLESTON



«UN *PAGE-TURNER* INCROYABLE, MÊLANT DRAME ET ROMANCE.»

Daily Mail

À la mort de leur père, énigmatique milliardaire qui les a adoptées aux quatre coins du monde lorsqu'elles étaient bébés, Ally d'Aplièse et ses sœurs se retrouvent dans la maison de leur enfance, Atlantis, un magnifique château sur les bords du lac de Genève.

Ally, la deuxième sœur au tempérament tempétueux, est navigatrice et musicienne. Lorsqu'une nouvelle tragédie la touche, la jeune femme décide de partir sur les traces de ses origines. Les indices que lui a laissés son père en guise d'héritage vont la mener au cœur de la Norvège et de ses fjords sublimes. Entourée par la beauté de son pays natal, Ally découvre l'histoire intense d'une lignée de virtuoses célèbres pour leur talent, un siècle plus tôt, une famille aux lourds secrets...

Quel est son lien avec la belle Anna Landvik, merveilleuse chanteuse qui fut une proche d'Edvard Grieg et interpréta son célèbre *Peer Gynt*? Et, plus que tout, Ally arrivera-t-elle à laisser son passé pour construire son avenir?

La série-événement de Lucinda Riley, l'auteur aux cinq millions d'exemplaires vendus.



© Astrid Walker

Née en Irlande, **Lucinda Riley** a écrit son premier livre à l'âge de 24 ans. Best-sellers du *New York Times*, ses romans – dont *La Maison de l'Orchidée*, vendu à plus de deux millions d'exemplaires – sont traduits dans 28 langues et publiés dans 38 pays. Avec cette histoire déchirante d'amour et de perte, la deuxième d'une série de sept romans basés sur la légende de la constellation des sept sœurs, Lucinda Riley, comparée à Ken Follett, fait la démonstration de son talent comme jamais.

Traduit de l'anglais par
Marie-Axelle de La Rochefoucauld
www.editionscharleston.fr



ISBN 978-2-36812-100-9



22,50 euros
Prix TTC France

9 782368 121009

Les Sept Sœurs — Tome 2

Lucinda Riley

LA SŒUR
DE LA TEMPÊTE

Ally

Roman

*Traduit de l'anglais par
Marie-Axelle de La Rochefoucauld*



Du même auteur, aux éditions Charleston

La jeune fille sur la falaise, 2015

Les sept soeurs : Maia, 2015

Titre original : *The Storm Sister*

Copyright © Lucinda Riley, 2015

Retrouvez toute l'actualité de l'auteur :

www.lucindariley.com

www.thesevensistersseries.com

www.facebook.com/lucindarileyauthor

www.twitter.com/lucindariley

Traduit de l'anglais (Irlande) par Marie-Axelle de La Rochefoucauld

Édition française publiée par :

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2016

17, rue du Regard

75006 Paris – France

contact@editionscharleston.fr

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-100-9

Dépôt légal : avril 2016

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook :

www.facebook.com/Editions.Charleston et sur Twitter @LillyCharleston

Pour Susan Moss, ma sœur de cœur.

« Refusant de raser la côte, je prenais le large,
guidée par les étoiles. »

George Eliot

PERSONNAGES

ATLANTIS

Pa Salt – *père adoptif des sœurs (décédé)*

Marina (Ma) – *gouvernante des sœurs*

Claudia – *domestique à Atlantis*

Georg Hoffman – *avocat de Pa Salt*

Christian – *skipper*

LES SŒURS D'APLIÈSE

Maia

Ally (Alcyone)

Star (Astérope)

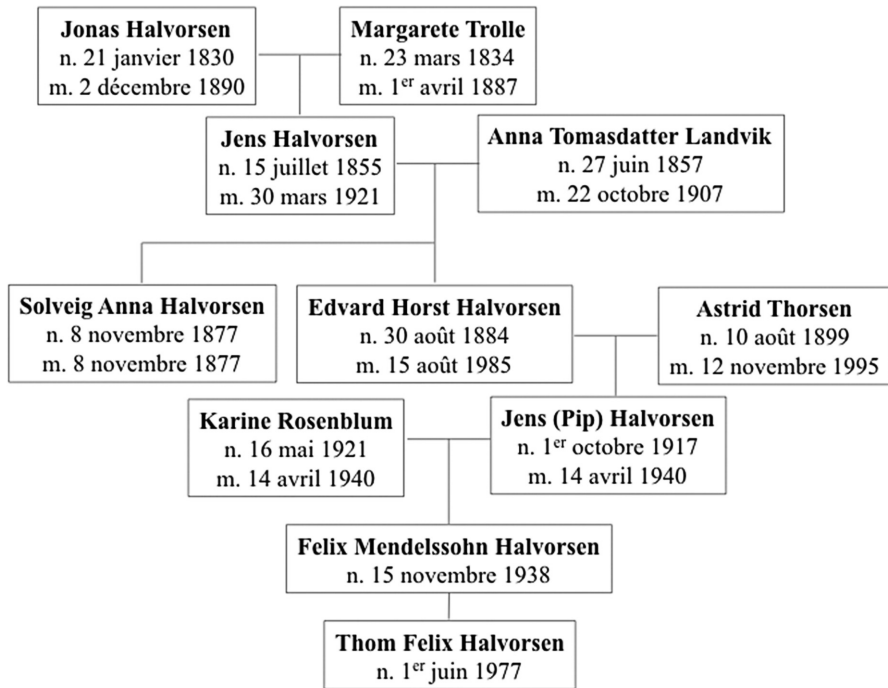
CeCe (Célaéno)

Tiggy (Taygète)

Électra

Mérope (absente)

Arbre généalogique des Halvorsen



Ally

Juin 2007

“Morning Mood”



1

La mer Égée

Je me souviendrai toujours de l'endroit où je me trouvais et de ce que je faisais quand j'ai appris que mon père venait de mourir.

J'étais allongée, nue au soleil, sur le pont du *Neptune*, la main protectrice de Theo posée sur mon ventre. La courbe désertée de plage dorée, sur l'île en face de nous, brillait de mille feux. L'eau turquoise et limpide venait paresseusement frapper le sable, ne parvenant qu'à former une écume élégante comme la mousse d'un cappuccino.

Apaisée, avais-je pensé, comme moi.

La veille, au coucher du soleil, nous avions jeté l'ancre dans la petite baie de Macheres, une île grecque minuscule. Nous avions alors traversé à gué jusqu'à la crique, chacun chargé d'une glacière. L'une contenait un mulet et des sardines qu'avait pêchés Theo quelques heures plus tôt, l'autre du vin et de l'eau. J'avais déposé la mienne sur le sable, à bout de souffle, et Theo m'avait tendrement embrassé le bout du nez.

— Nous sommes deux naufragés sur notre île déserte, s'était-il réjoui, étendant les bras pour désigner le cadre idyllique. Bon, je vais chercher du bois pour cuire notre poisson.

Je l'avais regardé s'éloigner vers les rochers qui formaient un croissant autour de l'anse, puis se diriger vers les buissons de bois sec qui poussaient, épars, dans les fissures. Sa carrure mince était surprenante étant donné sa qualité de marin d'envergure internationale. Comparé à mes autres coéquipiers masculins de compétition de voile, qui n'étaient que muscles et arboraient un torse digne de Tarzan, Theo semblait vraiment fluet. L'une des premières choses que j'avais remarquées chez lui était sa démarche asymétrique. Il m'avait depuis raconté comment il s'était cassé la cheville en tombant d'un arbre dans son enfance, et comment celle-ci ne s'était jamais complètement rétablie.

— J'imagine que c'est une autre raison qui m'a toujours destiné à une vie de marin. Lorsque je suis sur un bateau, personne ne devine mon allure ridicule sur la terre ferme, avait-il gloussé.

Nous avons cuit et dégusté notre poisson avant de faire l'amour sous les étoiles. Le matin suivant était notre dernier ensemble à bord. Et juste avant de décider qu'il me fallait absolument reprendre contact avec le monde extérieur en rallumant mon portable, juste avant de découvrir que ma vie avait volé en éclats, j'étais allongée à côté de Theo, parfaitement en paix. Et, comme dans un rêve, mon esprit avait rejoué le miracle de notre amour, comment nous nous étions retrouvés dans cet endroit merveilleux...

J'avais posé les yeux sur lui pour la première fois un an auparavant, lors de la Heineken Regatta de Saint-Martin, dans les Caraïbes. L'équipe célébrait sa réussite au dîner de clôture et je fus intriguée de découvrir que leur skipper n'était autre que Theo Falys-Kings. Il était connu dans le milieu de la voile pour avoir, cinq années d'affilée, mené à la victoire plus d'équipages que n'importe quel autre capitaine.

— Il ne ressemble pas du tout à l'image que je me faisais de lui, murmurai-je à Rob Bellamy, un vieux coéquipier avec

qui j'avais vogué pour l'équipe nationale suisse. On dirait un intello avec ces lunettes en corne, et puis il a une démarche hyper bizarre, ajoutai-je tandis que je le regardais se lever pour aller rejoindre une autre table.

— C'est vrai qu'il n'a rien du marin musclé classique. Mais Al, ce type est un génie. Il possède un sixième sens pour tout ce qui se rapporte à l'eau et c'est de loin le skipper à qui je ferais le plus confiance sur une mer agitée.

Plus tard ce soir-là, Rob me présenta brièvement à Theo et je remarquai la gentillesse dans ses yeux verts tachetés de noisette quand il me serra la main.

— Alors, comme ça, c'est toi la fameuse Al d'Aplièse.

Derrière son accent britannique, sa voix était chaleureuse et assurée.

— Oui, pour ce qui est de la fin de cette affirmation, répondis-je, gênée par ce compliment, mais je crois que c'est plutôt *toi* qui es célèbre.

M'efforçant de ne pas ciller tandis qu'il m'examinait, je vis ses traits s'adoucir et il émit un petit rire.

— Qu'y a-t-il de si drôle ?

— Pour être honnête, je ne m'attendais pas à *toi*.

— Comment ça, à *moi* ?

L'attention de Theo fut alors détournée par un photographe qui souhaitait prendre une photo de l'équipage, et je ne sus jamais ce qu'il entendait par là.

À partir de là, je commençai à le remarquer à plusieurs événements organisés autour des régates auxquelles nous participions. Malgré son attitude en apparence réservée, il dégagait une sorte d'éclat qui, couplé à son rire doux et facile, semblait attirer les gens auprès de lui. Si l'occasion était chic, il était en général vêtu d'un pantalon chino et d'une veste en lin froissée, en signe de respect du protocole et des sponsors, mais ses vieilles chaussures de voile et ses cheveux bruns indisciplinés lui donnaient toujours l'air de débarquer d'un bateau.

Lors de ces quelques rencontres, il semblait que nous dansions l'un autour de l'autre. Nos regards se croisaient

souvent, mais Theo n'essayait jamais de poursuivre notre première conversation. Ce n'est que lorsque mon équipage remporta la course à Antigua, il y a six semaines, et que nous nous retrouvâmes, le soir, au bal de Lord Nelson, qu'il me tapa sur l'épaule.

— Félicitations, Al.

— Merci, répondis-je, ravie que, pour une fois, mon équipage ait battu le sien.

— J'entends beaucoup de choses positives sur toi cette saison, Al. Ça te dirait de rejoindre mon équipe pour la régате des Cyclades en juin ?

On m'avait déjà proposé une place sur un autre voilier, mais je n'avais pas encore donné ma réponse. Theo perçut mon hésitation.

— Tu es déjà prise ?

— Provisoirement, oui.

— Bon, voici ma carte. Réfléchis et dis-moi d'ici à la fin de la semaine. J'aurais vraiment besoin de quelqu'un comme toi à bord.

— Merci.

Je repoussai mes doutes. Qui était assez stupide pour laisser filer une occasion de faire équipe avec l'homme qu'on appelait alors « le Roi des mers » ?

— Au fait, le rappelai-je alors qu'il s'éloignait déjà, la dernière fois que nous avons parlé, pourquoi as-tu dit que tu ne t'attendais pas à moi ?

Il s'arrêta, me jaugeant des pieds à la tête.

— Je ne t'avais encore jamais rencontrée ; j'avais seulement entendu des fragments de conversations sur tes talents pour la voile, c'est tout. Et comme je l'ai dit l'autre fois, tu n'es pas ce à quoi je m'attendais. Bonne nuit, Al.

Je ressassai notre conversation sur le chemin qui me ramenait à ma chambre dans une petite auberge près du port de St. John, me laissant submerger par l'air nocturne et me demandant pourquoi Theo me fascinait tant. Les réverbères baignaient les joyeuses façades multicolores des maisons d'une lueur chaleureuse, et le ronronnement paresseux des clients

des bars et des cafés au loin dérivait jusqu'à moi. Je n'y prêtais guère attention, toute heureuse que j'étais de notre victoire – et de la proposition de Theo Falys-Kings.

Dès que j'eus regagné ma chambre, je me précipitai vers mon ordinateur pour accepter son offre. Mais avant d'envoyer mon e-mail, je pris une douche, puis m'assis pour le relire, rougissant face à l'excitation qui transparaissait dans mes mots. Je décidai de l'enregistrer dans mes brouillons et d'attendre un ou deux jours, puis je m'allongeai sur mon lit, étirant mes bras pour soulager les tensions et les douleurs de la course.

— Eh bien, Al, me marmonnai-je à moi-même en souriant, voilà une régate qui promet.

J'envoyai mon e-mail comme prévu et Theo me contacta immédiatement, me disant à quel point il était content que je puisse rejoindre son équipage. Puis, il y a deux semaines, je me surpris à être étrangement nerveuse au moment de monter sur le voilier Hanse, gréé dans le port de Naxos, prêt à s'entraîner pour la régate des Cyclades.

La course n'était pas particulièrement exigeante, accueillant aussi bien les marins aguerris que les marins du week-end, tous motivés par la perspective de huit jours de voile fabuleux au milieu de certaines des plus belles îles du monde. Nous étions l'un des équipages les plus expérimentés en lice, et je savais que nous partions largement favoris.

Il était notoire que Theo s'entourait toujours de jeunes. À trente ans, mon ami Rob Bellamy et moi étions les « seniors » de l'équipage, en vertu de notre âge mais aussi de notre expérience. J'avais ouï dire que Theo préférait recruter les talents au tout début de leur carrière de marin afin de leur éviter de développer de mauvaises habitudes. Les autres membres de notre équipe de six avaient entre vingt et vingt-quatre ans : Guy, un Anglais baraqué ; Tim, un Australien décontracté ; et Mick, un marin moitié allemand, moitié grec, qui connaissait les eaux de la mer Égée comme sa poche.

Bien que réjouie de travailler avec Theo, je ne m'étais pas lancée aveuglément dans cette aventure ; j'avais rassemblé un maximum d'informations sur l'énigme qu'était « le Roi des

mers », en me renseignant sur Internet et auprès de ceux qu'il avait déjà dirigés.

J'avais entendu dire qu'il était britannique et avait étudié à Oxford, ce qui expliquerait son accent saccadé, toutefois, sur Internet, son profil disait qu'il était citoyen américain et avait maintes fois conduit à la victoire l'équipe de voile de l'université de Yale. Un de mes amis disait qu'il venait d'une famille riche, un autre qu'il vivait sur un bateau.

« Perfectionniste », « Autoritaire », « Difficile à satisfaire », « Bourreau de travail », « Misogyne »... Voilà d'autres commentaires que j'avais recueillis, le dernier provenant d'une homologue qui prétendait avoir été mise à l'écart et maltraitée sur son voilier, ce qui m'avait fait réfléchir. Cependant, le sentiment dominant était simple :

« Sans la moindre hésitation, le meilleur skipper pour qui j'aie travaillé. »

Au cours de ce premier jour à bord, je commençai à comprendre pourquoi Theo bénéficiait d'un tel respect de ses pairs. J'avais l'habitude des skippers bruyants qui hurlaient sans arrêt instructions et injures, à l'instar des chefs grognons dans leur cuisine. L'approche discrète de Theo était une révélation. Il parlait peu, se contentant de surveiller chacun de loin. À la fin de la journée, il nous réunit et pointa nos forces et nos faiblesses de sa voix calme et posée. Je me rendis compte que rien ne lui avait échappé et, du fait de son autorité naturelle, nous étions pendus à ses lèvres.

— Au fait, Guy, plus de cigarette en douce pendant un entraînement dans des conditions de compétition, ajouta-t-il dans un demi-sourire alors qu'il finissait son débriefing.

Guy rougit jusqu'aux racines de ses cheveux blonds.

— Ce type doit avoir des yeux dans le dos, c'est incroyable, me murmura-t-il tandis que nous descendions du bateau pour aller nous doucher et nous changer avant le dîner.

Ce premier soir, je sortis de notre petit hôtel avec les autres membres de l'équipage, heureuse d'avoir pris la décision de me joindre à eux pour cette course. Nous longeâmes le port de Naxos d'où nous pouvions apercevoir le vieux château éclairé

qui surplombait le village, ainsi qu'un méli-mélo de ruelles qui dégringolaient entre les maisons blanchies à la chaux. Les restaurants du port fourmillaient de touristes et de matelots qui se rassasiaient de fruits de mer tout frais et levaient leurs verres d'ouzo sans discontinuer. Nous trouvâmes un petit établissement familial dans une rue avoisinante, aux chaises en bois bancales et à la vaisselle dépareillée. La cuisine simple que servait ce restaurant était exactement ce dont nous avions besoin après une longue journée de bateau, affamés que nous étions par l'air marin.

Ma faim évidente suscita l'étonnement des hommes tandis que je dévorais mon assiette débordante de riz et de moussaka.

— C'est quoi, le problème ? Vous n'avez jamais vu une femme manger ? dis-je avec sarcasme, tout en tendant la main pour attraper un autre pain pita.

Theo contribua au badinage par quelques remarques ironiques mais partit tout de suite après le dîner, choisissant de ne pas participer à la tournée des bars. Je suivis son exemple peu après. Mes années d'expérience m'avaient appris que les bouffonneries masculines, une fois la nuit tombée, n'étaient pas un spectacle auquel je souhaitais assister.

Les deux jours suivants, sous le regard prévenant de Theo, nous commençâmes à bien coopérer et devînmes bientôt une équipe efficace, sans heurt, et mon admiration pour ses méthodes en fut encore accrue. Notre troisième soir à Naxos, je me sentais particulièrement fatiguée après une journée éreintante sous un soleil de plomb, et je fus la première à me lever de table.

— Bon les gars, je vous laisse.

— Moi aussi. Bonne nuit, messieurs. Pas de gueule de bois demain à bord, s'il vous plaît, dit Theo en sortant du restaurant derrière moi. Puis-je me joindre à toi ? me demanda-t-il en me rattrapant dans la rue.

— Oui, bien sûr, répondis-je, un peu tendue de me retrouver seule avec lui pour la première fois.

Nous rentrâmes à notre hôtel par les ruelles pavées, sous la lune qui illuminait les petites maisons blanches aux portes et

aux volets bleus. Je m'efforçais de faire la conversation, mais Theo ne disait que « oui » ou « non », et ses réponses taciturnes commencèrent à m'irriter.

Alors que nous pénétrions dans l'hôtel, il se tourna soudain vers moi.

— Tu as vraiment un talent inné pour la voile, Al. Tu bats la majorité de tes coéquipiers à plate couture. Qui t'a appris ?

— Mon père, répondis-je, surprise par ce compliment. Il m'a emmenée faire de la voile sur le lac Léman dès mon plus jeune âge.

— Ah, Genève. Cela explique l'accent français.

Je me préparais au commentaire typique du genre « dis quelque chose de sexy en français » auquel j'avais en général droit de la part des hommes à ce stade, mais il ne vint pas.

— Eh bien, ton père doit être un sacré marin – il a fait un excellent travail avec toi.

— Merci, dis-je, désarmée.

— Qu'est-ce que ça fait d'être la seule femme à bord ? Même si je suis sûr que ce n'est pas la première fois que ça t'arrive, s'empressa-t-il d'ajouter.

— Je n'y pense pas, pour être honnête.

Il me scruta à travers ses lunettes en corne.

— Vraiment ? Écoute, je suis désolé de te dire ça, mais je crois que si. J'ai parfois l'impression que tu essaies de surcompenser et c'est dans ces moments-là que tu commets des erreurs. Je te suggère de te détendre davantage et d'être toi-même, tout simplement. Enfin, bonne nuit.

Il m'adressa un bref sourire avant de monter dans sa chambre.

Cette nuit-là, allongée dans mon lit étroit, les draps amidonnés me grattaient la peau et les critiques de Theo me brûlaient les joues. Était-ce de *ma* faute si les femmes demeuraient relativement rares – ou, comme certains de mes coéquipiers masculins le diraient sans doute, une nouveauté – à bord des bateaux de course professionnels ? Et pour qui se prenait Theo Falys-Kings ?! Une sorte de psychologue ?

J'avais toujours cru que je gérais bien mon caractère minoritaire dans un milieu fortement dominé par les hommes,

et je prenais à la légère les sarcasmes et autres plaisanteries sur ma condition de femme. J'avais construit un mur d'inviolabilité dans ma carrière, et deux personnages distincts : « Ally » à la maison et « Al » au travail. Oui, c'était souvent difficile et j'avais appris à tenir ma langue, surtout lorsque les remarques étaient ostensiblement sexistes et faisaient allusion à mon comportement de « blonde ». J'avais toujours mis un point d'honneur à parer ce type de piques en maintenant mes boucles rousses emprisonnées dans une queue-de-cheval et en m'abstenant de mettre ne serait-ce qu'un soupçon de maquillage pour accentuer mon regard ou couvrir mes taches de rousseur. Et je travaillais tout aussi dur que n'importe quel homme sur le bateau – peut-être même plus dur, fulminais-je intérieurement.

Puis, ne réussissant toujours pas à dormir, je me souvins de mon père me disant que l'énervement que ressentaient les gens face aux observations personnelles naissait en général parce qu'il y avait un fond de vérité. Et alors que les heures s'égrenaient, je dus concéder que Theo avait sans doute raison. Je n'étais pas « moi-même ».

Le lendemain soir, Theo se joignit de nouveau à moi sur le chemin du retour. Malgré sa stature gracile, je le trouvais extrêmement intimidant et me retrouvai à buter sur mes mots. Il m'écouta en silence pendant que j'essayais tant bien que mal de lui expliquer mon double personnage, puis me dit :

— Eh bien, mon père – dont je me méfie en général quand il exprime une opinion – a dit un jour que les femmes dirigeraient le monde si elles se contentaient de miser sur leurs points forts et arrêtaient d'essayer d'être des hommes. C'est peut-être ce que tu devrais tenter de faire.

— C'est facile pour un homme de dire une chose pareille, mais ton père a-t-il jamais travaillé dans un environnement complètement dominé par les femmes ? Et serait-il « lui-même » si c'était le cas ? répliquai-je, énervée d'être traitée de haut.

— Bonne remarque. Bon, cela aiderait peut-être un peu si je t'appelais « Ally ». Ça te va bien mieux que « Al ». Je peux ?

Avant que je puisse répondre, il s'arrêta brusquement sur le port. De petits bateaux de pêche se balançaient doucement entre yachts et grands voiliers, la coque léchée par la mer calme dans une musique apaisante. Je le regardai lever les yeux vers le ciel, ses narines se dilatant visiblement tandis qu'il humait l'air, cherchant à connaître le temps que l'aube apporterait. C'était une pratique à laquelle j'avais seulement vu s'adonner les marins d'un certain âge, et je pouffai soudain face à cette image de Theo en vieux loup de mer.

Il se retourna vers moi, un sourire étonné sur les lèvres.

— Qu'y a-t-il de si drôle ?

— Rien. Et si ça te fait plaisir, je t'autorise à m'appeler « Ally ».

— Merci. Bon, il est temps de rentrer se coucher. Je nous ai prévu une rude journée pour demain.

De nouveau, cette nuit-là, l'insomnie me frappa alors que je rejouais notre discussion dans ma tête. Moi qui dormais en général comme un loir, surtout en période d'entraînement ou de compétition...

Loin d'être aidée par le conseil de Theo, je commis de nombreuses erreurs stupides les deux jours qui suivirent, me donnant l'impression d'être un bleu malgré toute mon expérience. Je me blâmais sévèrement ; mais, ironiquement, bien que mes coéquipiers me taquinaient gentiment, Theo ne m'adressa pas une seule critique.

Le cinquième soir, horriblement gênée et désorientée par mes mauvaises performances, je ne me joignis même pas aux autres pour le dîner. Au lieu de cela, je m'installai sur la petite terrasse de l'hôtel pour manger du pain, de la feta et des olives gentiment fournis par la propriétaire. Je noyai mon chagrin dans le vin rouge râpeux qu'elle me servit et, après d'innombrables verres, je commençai à avoir la nausée et à me sentir pitoyable. J'étais en train de me lever de table en vacillant, décidée à aller me coucher, lorsque Theo arriva sur la terrasse.

— Est-ce que ça va ? me demanda-t-il en remontant ses lunettes sur son nez.

Je louchai vers lui, mais ses traits étaient devenus étrangement flous.

— Oui, répondis-je d'une voix sourde, me rasseyant à la hâte tandis que tout, autour de moi, se mettait à danser.

— Tout le monde s'est inquiété en ne te voyant pas ce soir. Tu n'es pas malade, si ?

— Non. Ça va.

Je sentais la bile brûlante remonter dans ma gorge.

— Tu sais, reprit-il, tu peux me le dire si tu ne te sens pas bien et je te jure que je ne t'en tiendrai pas rigueur. Je peux m'asseoir ?

Je ne répondis pas. En fait, je n'y arrivais pas, je luttais pour contrôler ma nausée. Il s'assit tout de même sur la chaise en plastique en face de moi.

— Dans ce cas, quel est le problème ?

— Aucun, parvins-je à prononcer.

— Ally, tu as vraiment mauvaise mine. Tu es sûre que tu n'es pas malade ?

— Je... Excuse-moi.

Sur ce, je me levai en titubant et m'agrippai de justesse à la balustrade de la terrasse pour vomir par-dessus, sur le trottoir en contrebas.

— Ma pauvre, entendis-je en sentant deux mains fermes m'attraper par la taille. Ça ne va pas du tout, en fait. Je vais t'aider à regagner ta chambre. C'est quel numéro ?

— Je... vais très bien, marmonnai-je stupidement, horrifiée de ce qu'il venait de se produire – et tout ça devant Theo Falys-Kings que, pour une raison que j'ignorais, je souhaitais impressionner à tout prix.

La situation n'aurait pas pu être pire.

— Allez, viens.

Il hissa mon bras mou sur son épaule et me porta à moitié devant l'expression dégoûtée des autres clients de l'hôtel.

Une fois dans ma chambre, je vomis encore à quelques reprises, mais au moins ce fut dans la cuvette des toilettes. Chaque fois que je sortais de la salle de bains, Theo m'attendait, prêt à m'aider à me remettre au lit.

— Je t'assure que j'irai très bien demain matin, gémis-je, c'est promis.

— Tu dis ça depuis deux heures, chaque fois que tu vides ton estomac, dit-il, pragmatique, en essuyant mon front collant de transpiration à l'aide d'une serviette fraîche et humide.

— Va te coucher, dis-je d'une voix faible. Je t'assure que ça va maintenant. J'ai juste besoin de sommeil.

— Bientôt, bientôt.

— Merci de t'être occupé de moi, murmurai-je tandis que mes yeux commençaient à se fermer.

— Je t'en prie, Ally.

Puis, alors que je passais du monde terrestre au pays des rêves, je souris.

— Je crois que je t'aime, m'entendis-je dire avant d'être emmenée par Morphée.

Le lendemain matin, quand je me réveillai, je me sentais mieux, bien que mes jambes soient encore un peu flageolantes. En descendant de mon lit, je butai sur Theo qui était recroquevillé par terre, profondément endormi. Ayant fermé la porte de la salle de bains, je m'effondrai sur le bord de la baignoire et me souvins des mots que j'avais pensés, ou – mon Dieu ! – que j'avais même peut-être prononcés la veille.

Je crois que je t'aime.

Qu'est-ce qui m'avait donc pris ? Ou bien avais-je rêvé ? Après tout, je n'étais pas du tout dans mon assiette et avais très bien pu avoir des hallucinations.

— J'espère bien..., gémis-je en silence, la tête dans les mains.

Mais... si je n'avais pas prononcé ces mots, pourquoi me les rappelais-je si clairement ? C'était faux, bien sûr, mais à présent, Theo risquait de penser que j'étais amoureuse de lui. Ce qui n'était pas le cas, n'est-ce pas ?

Je finis par émerger de la salle de bains, honteuse, et vis que Theo s'apprêtait à partir. J'évitai de croiser son regard quand il m'informa qu'il regagnait sa chambre pour prendre une douche et reviendrait me chercher dix minutes plus tard pour le petit déjeuner.

— Descends tout seul, Theo, ça vaut mieux. Je préfère ne pas prendre de risque.

— Ally, il faut que tu manges quelque chose. Si tu n'arrives pas à garder ton petit déjeuner dans ton estomac, j'ai peur de devoir t'exclure du voilier jusqu'à nouvel ordre. Tu connais les règles.

— D'accord, acceptai-je d'un air pitoyable.

Après son départ, j'aurais voulu disparaître sous terre. Jamais de ma vie je n'avais souhaité me trouver ailleurs que là où j'étais vraiment.

Un quart d'heure plus tard, nous arrivâmes ensemble sur la terrasse. Nos coéquipiers nous regardèrent avec des petits sourires en coin. J'avais envie de leur en mettre une.

— Ally a un peu mal au cœur, annonça Theo alors que nous prenions place. Mais d'après ce que je vois, Rob, tu n'as pas beaucoup dormi non plus.

Les membres de l'équipage gloussèrent et Rob haussa les épaules, gêné, tandis que Theo enchaînait sur l'explication de l'entraînement qu'il avait prévu.

Je gardais le silence, reconnaissante qu'il ait changé de sujet, mais je savais ce que tous les autres pensaient. Et l'ironie, c'est qu'ils se trompaient sur toute la ligne. Je m'étais juré de ne jamais coucher avec un coéquipier, sachant à quelle vitesse les femmes pouvaient se faire une réputation dans le milieu restreint de la voile. Et à présent il semblait que je m'en sois faite une malgré moi.

Au moins, je parvins à garder mon petit déjeuner et eus la permission de monter à bord. Dès lors, je mis un point d'honneur à montrer clairement – à lui en particulier – que je n'étais pas le moins du monde intéressée par Theo Falys-Kings. Pendant les entraînements, je maintenais autant de distance que possible entre lui et moi et lui répondais par monosyllabes. Et le soir, après le dîner, je serrais les dents et restais avec l'équipage tandis que lui se levait pour retourner à l'hôtel.

Parce que, me disais-je, je n'étais pas amoureuse de lui. Et je refusais que quiconque puisse s'imaginer l'inverse. Toutefois, tandis que je m'efforçais de convaincre tout le monde autour

de moi, je me rendis compte que je n'étais moi-même pas entièrement convaincue. Je me surprénais à l'observer quand je pensais qu'il ne me voyait pas. J'admirais sa façon calme et mesurée de gérer l'équipage, ainsi que ses remarques perspicaces qui nous rapprochaient les uns des autres et nous aidaient à mieux travailler en équipe. Et puis je remarquais que, malgré son gabarit, frêle pour un marin, son corps était ferme et musclé sous ses vêtements. Je le regardais et voyais qu'il était décidément le plus fort et le plus compétent d'entre nous.

Chaque fois que mon esprit traître s'égarait dans cette direction-là, je faisais de mon mieux pour le remettre sur le droit chemin. Mais j'avais soudain pris conscience du temps que Theo passait torse nu. D'accord, il faisait extrêmement chaud pendant la journée, mais était-il vraiment obligé d'enlever sa chemise pour étudier l'itinéraire de la course... ?

— Tu as besoin de quelque chose, Ally ? me demanda-t-il un jour, me surprenant à le regarder.

Je ne me rappelle même plus ce que j'ai marmonné en me détournant, rouge de honte.

J'étais toutefois soulagée qu'il n'ait jamais évoqué ce que je craignais de lui avoir dit le soir où j'étais malade, et je commençai à me convaincre que oui, je l'avais bien rêvé. Quoi qu'il en soit, je savais qu'il m'était arrivé quelque chose d'irrévocable. Quelque chose que, pour la première fois de ma vie, il m'était impossible de contrôler. Tout comme mon sommeil qui avait déserté, ma bonne fourchette s'était envolée. Quand, enfin, je parvenais à m'assoupir, je rêvais de lui – le genre de rêves qui me faisaient rougir au réveil et rendaient mon attitude envers lui encore moins naturelle. Adolescente, j'avais lu quelques histoires d'amour mais les avais vite délaissées, préférant les thrillers croustillants. Cependant, en dressant la liste de mes symptômes, je me rendis compte avec effroi qu'ils correspondaient aux histoires à l'eau de rose : je m'étais follement entichée de Theo Falys-Kings.

Le soir de la dernière journée d'entraînement, Theo se leva de table après le dîner et nous annonça que nous avions

tous été formidables et qu'il nourrissait de grands espoirs de remporter la régate. Nous trinquâmes, après quoi je m'apprêtais à regagner l'hôtel lorsque Theo posa son regard sur moi.

— Ally, il y a quelque chose dont je voulais te parler. La réglementation veut qu'un membre de l'équipage soit officiellement chargé des premiers secours. Ça n'implique pas grand-chose, il s'agit juste d'une formalité administrative et il faut signer quelques formulaires. Ça t'embêterait de t'en charger ?

Il me montra un dossier, puis fit un signe de tête en direction d'une table vide.

— Je ne m'y connais pas du tout en premiers secours. Et c'est pas parce que je suis une femme que je ferais une meilleure infirmière qu'un homme, ajoutai-je sur un ton de défi au moment où nous nous asseyions. Demande donc à Tim ou à l'un des autres de le faire !

— Ally, tais-toi. C'était juste un prétexte. Regarde. (Theo me montra les deux feuilles vierges qu'il venait d'extraire de son dossier.) Bon, reprit-il en me tendant un stylo, pour la forme, nous allons maintenant discuter de tes responsabilités en tant que membre de l'équipage chargé des premiers secours. Et en même temps, nous parlerons du fait que, le soir où tu étais malade, tu m'as dit que tu croyais m'aimer. Et, Ally, il se trouve que je ressens peut-être la même chose pour toi.

Il marqua une pause et, dans l'incrédulité la plus complète, je le regardai pour voir s'il me taquinait, mais il était occupé à faire semblant de vérifier les documents.

— Ce que j'aimerais proposer c'est que nous découvrions ce que cela signifie pour nous deux, poursuivit-il. Demain, je vais prendre le *Neptune* et disparaître pour un long week-end. J'aimerais que tu viennes avec moi. (Il releva enfin les yeux.) Qu'en dis-tu ?

Ma bouche s'ouvrait et se refermait, imitant sans doute à merveille un poisson rouge, mais je ne savais tout simplement pas quoi lui répondre.

— Bon sang, Ally, dis oui. Excuse ma piètre analogie, mais nous sommes dans le même bateau. Nous savons tous les deux

LA SŒUR DE LA TEMPÊTE

qu'il y a quelque chose entre nous, et ce depuis que nous nous sommes rencontrés il y a un an. Pour être honnête, d'après ce que j'avais entendu sur toi, je m'attendais à une femme musclée et plutôt masculine. Et puis tu es arrivée, avec tes grands yeux bleus et tes magnifiques cheveux blond vénitien. Tu m'as complètement désarmé.

— Oh, fis-je, ne sachant absolument pas quoi dire.

Theo s'éclaircit la voix et je pris conscience qu'il était tout aussi nerveux que moi.

— Bon, partons faire ce que nous aimons tous les deux le plus, paresser tranquillement sur l'eau, et donnons à cette « chose », quelle qu'elle soit, la possibilité de se développer. Dans tous les cas, le bateau te plaira. Il est très confortable. Et rapide aussi.

— Y aura-t-il... quelqu'un d'autre à bord ? lui demandai-je, retrouvant enfin ma voix.

— Non.

— Alors, tu seras le skipper et je serai ton seul équipage ?

— En effet, mais je te promets de ne pas te faire escalader le gréement ni de te forcer à passer la nuit dans le nid-de-pie. Il me sourit alors, posant sur moi son regard vert chaleureux.

— Ally, dis-moi que tu veux bien m'accompagner.

— D'accord.

— Parfait. Maintenant, tu peux peut-être signer sur les pointillés pour... euh, sceller le contrat, me dit-il en m'indiquant du doigt un coin de la feuille blanche.

Je jetai un coup d'œil vers lui et vis qu'il me souriait toujours. Et je finis par lui rendre son sourire. Je signai et lui repassai la feuille de papier. Il l'étudia avec attention, avant de la replacer dans la pochette plastique.

— Bon, voilà qui est réglé, fit-il, élevant la voix pour être entendu par nos coéquipiers qui tendaient sans aucun doute l'oreille. Je te retrouverai au port à midi pour te briefer.

Il me fit un clin d'œil et nous rejoignîmes tranquillement les autres, mon allure calme en contradiction totale avec la merveilleuse bulle d'excitation que je sentais grandir en moi.

2

Pour être honnête, ni Theo ni moi ne savait vraiment à quoi s'attendre quand nous quittâmes Naxos à bord de son Sunseeker, le *Neptune*, un yacht à moteur qui mesurait bien six mètres de plus que le *Hanse* sur lequel nous naviguions pour la course. J'étais habituée à partager des lieux exigus avec mes camarades de voile et, maintenant que nous nous retrouvions seuls tous les deux, j'étais frappée par tout l'espace à notre disposition. La cabine principale était une suite luxueuse en teck poli et, lorsque j'aperçus le vaste lit double, je fus gênée en me rappelant la dernière fois où nous avions dormi dans la même chambre.

— Je l'ai acheté à un prix très avantageux, il y a deux ans, quand le propriétaire a fait faillite, m'expliqua-t-il tandis qu'il manœuvrait pour extirper le yacht du port de Naxos. Il a le mérite de me fournir un toit depuis.

— Tu veux dire que tu vis sur ce bateau ? demandai-je, surprise.

— Je rentre chez ma mère à Londres quand j'ai des longues vacances, mais depuis quelque temps, j'habite ici quand je ne participe à aucune course ou compétition. Même si je suis finalement arrivé au stade où je commence à vouloir ma propre maison sur la terre ferme. D'ailleurs, je viens d'en acheter une,

mais elle nécessite énormément de travaux et Dieu seul sait quand j'aurai le temps de la rénover.

Puisque j'étais déjà familière du système complexe de navigation informatisé du *Titan*, l'énorme yacht de mon père, Theo et moi nous partagions la « conduite », comme il aimait à l'appeler. Toutefois, ce premier matin, j'avais du mal à me détacher du protocole habituel que nous suivions avec le reste de l'équipe. Lorsque Theo me demandait de faire quelque chose, je devais me faire violence pour ne pas lui répondre : « Oui chef ! »

La tension était palpable entre nous – ni l'un ni l'autre ne savait comment passer de la relation professionnelle à une atmosphère plus intime. La conversation était guindée et je pesais chacun de mes mots dans cette étrange situation, parlant essentiellement de la pluie et du beau temps. Quant à Theo, il ne disait presque rien et, quand nous mîmes l'ancre pour le déjeuner, je commençais à penser que cette escapade était un échec total.

Je fus contente quand il sortit une bouteille fraîche de rosé provençal pour accompagner notre salade. Je n'avais jamais été une grande buveuse, mais bizarrement nous parvînmes à vider toute la bouteille à nous deux. Afin d'aider Theo à sortir de son silence gênant, je décidai de lui parler de voile. Nous passâmes en revue notre stratégie pour les Cyclades et discutâmes des différences entre cette course et les Jeux olympiques de Pékin à venir. Mes derniers essais pour m'assurer une place dans l'équipe suisse devaient se dérouler à la fin de l'été et Theo m'apprit qu'il naviguerait pour les États-Unis.

— Tu es donc américain ? Ton accent sonne plutôt anglais.

— Père américain, mère anglaise. J'ai été pensionnaire dans le Hampshire, puis j'ai fait mes études à Oxford et ensuite à Yale, précisa-t-il. J'ai toujours été un bûcheur.

— Tu as fait des études de quoi ?

— Lettres et sciences humaines à Oxford, puis master de psychologie à Yale. J'ai eu la chance d'être sélectionné pour l'équipe de voile de l'université, jusqu'à en devenir le capitaine. Disons que j'étais un peu dans ma tour d'ivoire. Et toi ?

— Je suis allée au Conservatoire de musique de Genève où j'ai étudié la flûte traversière. Mais ceci explique cela, ajoutai-je en lui lançant un sourire ironique.

— Qu'est-ce qui explique quoi ?

— Le fait que tu aimes tant analyser les autres. Tu es vraiment doué avec ton équipe et c'est en grande partie pour ça que tu es un si bon skipper. Moi, tu m'as particulièrement bien cernée, continuai-je, enhardie par l'alcool. Tes remarques m'ont aidée, vraiment, même si j'avoue qu'elles m'ont contrariée sur le moment.

— Merci, répondit-il en baissant la tête timidement face à ces compliments. À Yale, on m'a donné carte blanche pour combiner amour de la voile et psychologie, et j'ai développé un style de commandement que certains trouvent étonnant, mais avec moi ça marche.

— Tes parents te soutenaient-ils dans tes projets de voile ?

— Ma mère oui, mais mon père... En fait, ils se sont séparés quand j'avais onze ans et un divorce acrimonieux a suivi deux ans plus tard. Après ça, mon père est reparti vivre aux États-Unis. Quand j'étais plus jeune j'y allais pour les vacances, mais il était toujours à travailler ou à voyager et employait quelqu'un pour veiller sur moi. Quand j'étais à Yale, il m'a rendu visite à quelques reprises pour assister à mes courses, mais à vrai dire, je ne le connais pas très bien. Seulement à travers ce qu'il a fait à ma mère, et son antipathie envers lui a sans doute assombri mon jugement. Enfin, n'en parlons plus. J'adorerais t'entendre jouer de la flûte, tu sais ?

Il avait soudain changé de sujet en plantant ses yeux verts dans les miens. Mais le moment passa et il se détourna de nouveau.

J'essayais de l'amener à se confier mais mes tentatives semblaient toutes échouer alors, frustrée, je me renfermai moi aussi dans un silence irrité. Après avoir aidé Theo à débarrasser les assiettes sales, je plongeai dans la mer et me mis à nager à toute vitesse afin de dissiper les effets du vin.

— Tu veux prendre un peu le soleil sur le pont supérieur avant que nous repartions ? me demanda-t-il quand je réapparus à bord.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



La sœur de la tempête

Les Sept Sœurs II

Lucinda Riley



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à la lettre des éditions Charleston et recevez des **bonus**,
invitations et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

